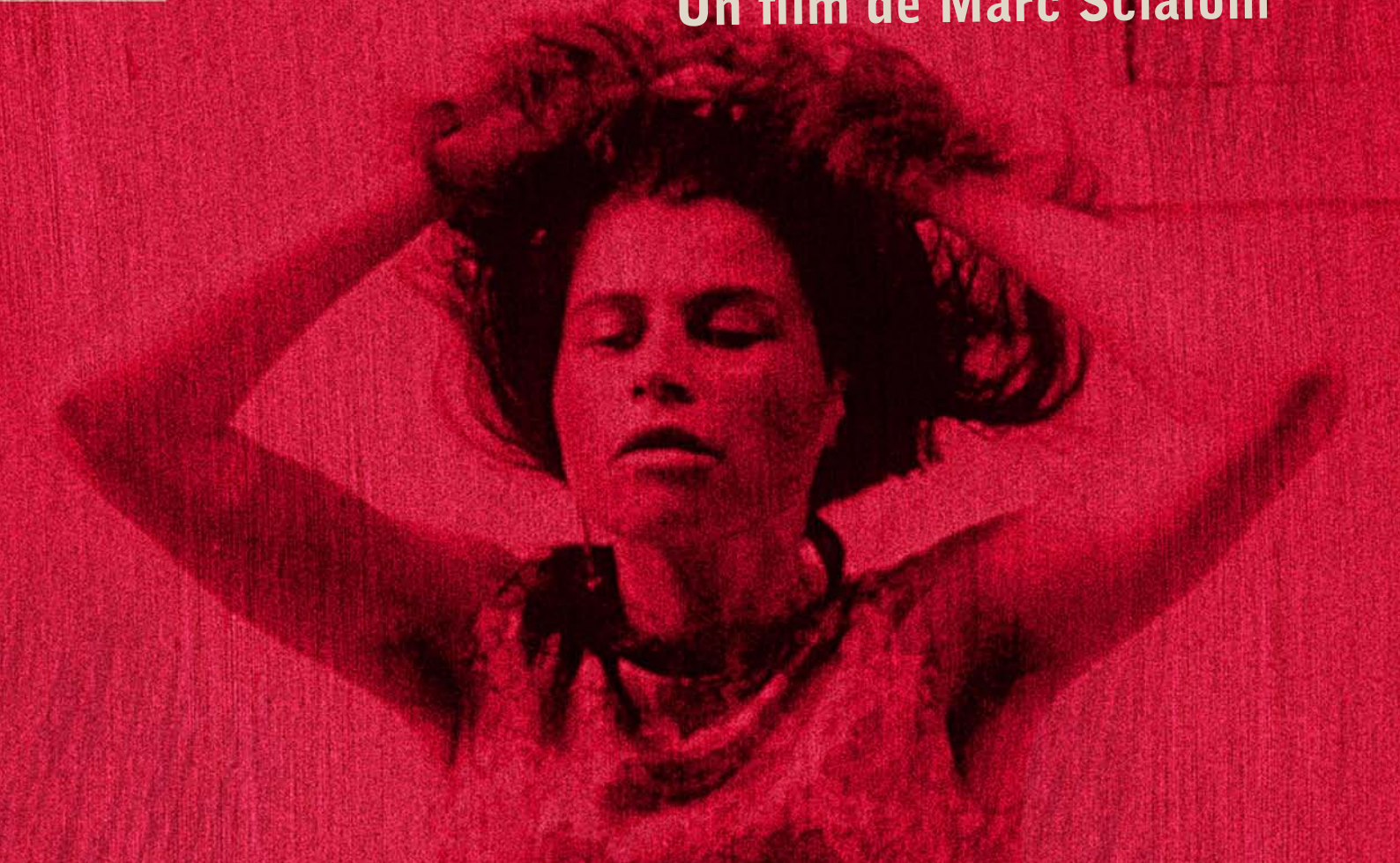
FILM FLAMME
PRESENTE

FIDMARSEILLE
PRIX GNCR
MENTION SPÉCIALE

Lettre à la prison

Un film de Marc Scialom



www.lettrealaprison-lefilm.com

Avec Tahar Aïbi, Marie-Christine Lefort, Myriam Tuil, Marie-Christine Rabedon, Jean-Louis Scialom, Hamid Djellouli, Jean-Louis Dupont – Réalisation, scénario, image, montage Marc Scialom – Assistante Marie-Christine Rabedon – Assistant de production Niccolo Manzoloni – Musique Matar Mohamed, Mohamed Saada – Restauration et mixage son Gaëlle Vu – Mixage Fred Bielle – Responsable de la restauration Jean-François Nesplaz, Film Flamme, Le SACRE – Restauration L'immagine Ritrovata, Cinémathèque de Bologne – Avec le soutien de la Région PACA et du Conseil Général des Bouches du Rhône – Une distribution Shellac – www.shellac-altern.org

Région PACA · CONSEIL GENERAL BOUCHES-DU-RHÔNE · L'immagine ritrovata film restoration & conservation · shellac @altern.org · cinémas de recherche

AVEC LE SOUTIEN DE L'ACID ET DU CCAS

Lettre à la prison

Synopsis

En 1970, un jeune Tunisien débarque pour la première fois de sa vie en France, où il est chargé par sa famille de porter secours à son frère aîné, accusé à tort d'un meurtre et emprisonné à Paris. Il fait d'abord halte à Marseille. Là, il rencontre des Tunisiens étrangement différents de ceux qu'il croisait en Tunisie, des Français qui lui paraissent énigmatiques et une ambiance générale assez inquiétante à ses yeux pour le faire douter peu à peu de ce dont il était sûr, c'est-à-dire de l'innocence de son frère, de sa propre innocence, de sa propre intégrité mentale.
Réalisé en 1969, abandonné, oublié, puis retrouvé 40 ans plus tard, ce film est un témoin inégalé de l'histoire de l'immigration en France : un film de fiction ayant valeur de documentaire, réalisé par un émigré (exilé) entre Tunisie et France.

Le film Lettre à la prison *a été réalisé en 1969-1970, entre Tunis et Marseille. À l'époque, sans aucun soutien financier, le réalisateur franco-tunisien, Marc Scialom, a du s'arrêter avant le tirage d'une copie.*
Le film a été retrouvé par Chloé Scialom, fille de Marc Scialom et réalisatrice elle-même. Il a été restauré à Immagine ritrovata, le laboratoire de restauration de la Cineteca de Bologne.

Film incandescent, film rescapé, *Lettre à la prison* est le grimoire haluciné d'une expérience intime de l'immigration. Une œuvre hors norme, dont la modernité trouve sa filiation du côté de Buñuel, Jean Vigo, Pasolini, un cinéma de poète, d'images fulgurantes ; un cinéma de montage, de greffes, d'incidentes, de collision et de stases, où l'univers onirique et la vérité documentaire (du même registre parfois que celle du Jean Rouch de *La Pyramide Humaine*) se conjuguent pour mettre en scène l'expulsion de soi-même qu'opère la condition d'immigré. Dans la frontalité d'un gros plan saisissant, une petite tunisienne au visage maladroitement maquillé, concentre crûment dans son regard qui nous fixe l'assignation qu'elle a déjà appris des regards occidentaux.
La lettre que Tahar adresse (en un off brut) à son frère emprisonné exprime ses vacillements au contact brutal du sol français, où les suspicions nourrissent fantômes et hantises. Articulant « la réalité objective et la subjectivité la plus profonde », Marc Scialom construit un récit d'une grande charge émotionnelle dont la force narrative tient au dévoilement progressif d'une culpabilité programmée.

Cati Couteau, membre de l'Acid

Lettre à la prison

Autour du film

Marc Scialom a émigré de Tunisie en France après l'indépendance. En 68-69, il entreprend entre Tunis et Marseille la réalisation d'un film de fiction avec le soutien de Chris Marker (qui prête le matériel du tournage). Bientôt, il se rend compte de son manque de moyens et se donne alors pour objectif de montrer ce qui serait alors une « maquette » à un producteur pour financer un « vrai film ». Là, les portes se ferment. L'aventure se clôt avec le silence de Chris Marker et les critiques de son entourage : « Pas assez politique ».
Pas assez ou trop ? En vérité, le film n'a pas l'évidente clarté du message de ceux qui affirment : « Nous sommes tous des Juifs Allemands ». Le chemin initiatique (et marseillais) de son héros ne conduit pas à l'innocence ! Il est inacceptable en 1969. La voix pourtant unique d'un émigré tunisien (Juif parlant par la bouche d'un Musulman) ne sera pas écoutée...
Et pourtant si ! Jean Rouch projette le film et salue un des rares films surréalistes de l'histoire du cinéma... français.
Film flamme a porté la sauvegarde du long métrage franco-tunisien *Lettre à la prison*.
L'association a reçu pour cela le soutien de la Région PACA et du Conseil Général des Bouches du Rhône.
C'est aussi le choix du Festival International du Documentaire de Marseille de prolonger, par son engagement, la réhabilitation du travail de ce réalisateur.
Bien sûr, quand nous avons compris que la quasi totalité des originaux de *Lettre à la prison* étaient perdus, nous avons eu des doutes... Peut-on gonfler en 35mm une «copie travail» avec ses rayures et ses souffrances ?
Un film qui porte vive la trace du travail, de ses doutes, de ses savoirs et de ses ignorances... Et son rejet même, au final, par la dispersion des négatifs, l'absence de copies, de montage négatif... Nous avons décidé d'aller au bout... De montrer ce film comme trace vivante de notre histoire commune, avec ses conflits et ses contradictions.
Notre travail autour du film ne fut que d'accompagner Marc Scialom pour qu'il ne rejette pas à son tour cette résurgence altérée de son rêve. Pour que sa souffrance d'autrefois, qui s'était apaisée avec le temps et que nous remettons à vif, ne l'entraîne pas à espérer un film qui, sous sa forme d'origine, n'existera plus jamais.
Marc a participé à cette « non restauration » numérique « où l'on peut tout faire », comme on dit toujours en parlant d'informatique, et dans le tout on inclut généralement le rien... Il espérait retrouver les lumières et les noirs de son exil. Il n'a retrouvé que le reflet dégradé de ses espérances.
Ses exigences de cinéaste aujourd'hui sont intactes : se remettre devant une table de montage lui fait venir des pensées vives, clés de son écriture... Il dit par exemple : « le montage me permet de me contredire moi-même, de contredire l'évidence qu'il y a dans les images tournées ».
Ce film nous lègue une première question... En 1970, la modernité pouvait-elle venir de Tunis ? Ou plutôt : pouvions nous accepter de voir alors ce qui aujourd'hui est l'évidence ? Et le politique d'alors est-il celui d'aujourd'hui ? Ou plutôt, le politique n'avait-il pas disparu derrière l'idéologique ?

... Pour le présent

Étranger au formalisme et à l'idéologisation, Lettre à la prison est un film qui n'a rien à renier. Et sans doute était-il, au contraire, un film politique des exilés. Au-delà de la générosité parfois intéressée des cinéastes militants, il prend la parole sans qu'on la lui donne, il revendique le cinéma comme poétique appartenant à tous... Il entend dans le son un chant qui n'est pas que parole, il prend au-delà de la parole ce qui appartient à tous... Le langage commun à venir. Le cinéma comme langage commun... Plus proche de Fernand Deligny que de Marker... Plus proche de Pasolini théoricien que de Pasolini cinéaste... Marc Scialom affirmait là une confiance totale dans le son et l'image.
Ce film rejoint la cohorte des films « qui ne sont pas du cinéma » en leur temps mais que nous revendiquons comme le passé cinématographique le plus pertinent de notre présent.
Le geste qui fut celui de Marc Scialom est un geste ouvert, moderne, léger, dynamique, qui prend aussi racine dans cette culture méditerranéenne qui est la nôtre, dans la riche histoire de l'immigration, dans la richesse des pays pauvres.
Marc était un autodidacte... et la gueule enfarinée il a prétendu « faire du cinéma » en toute liberté comme on écrit un poème avec une pointe Bic et un bloc de papier... C'était un crime de lèse-majesté.
Et aujourd'hui ça l'est encore.

La mémoire, dit-on... Mais quelle mémoire ?

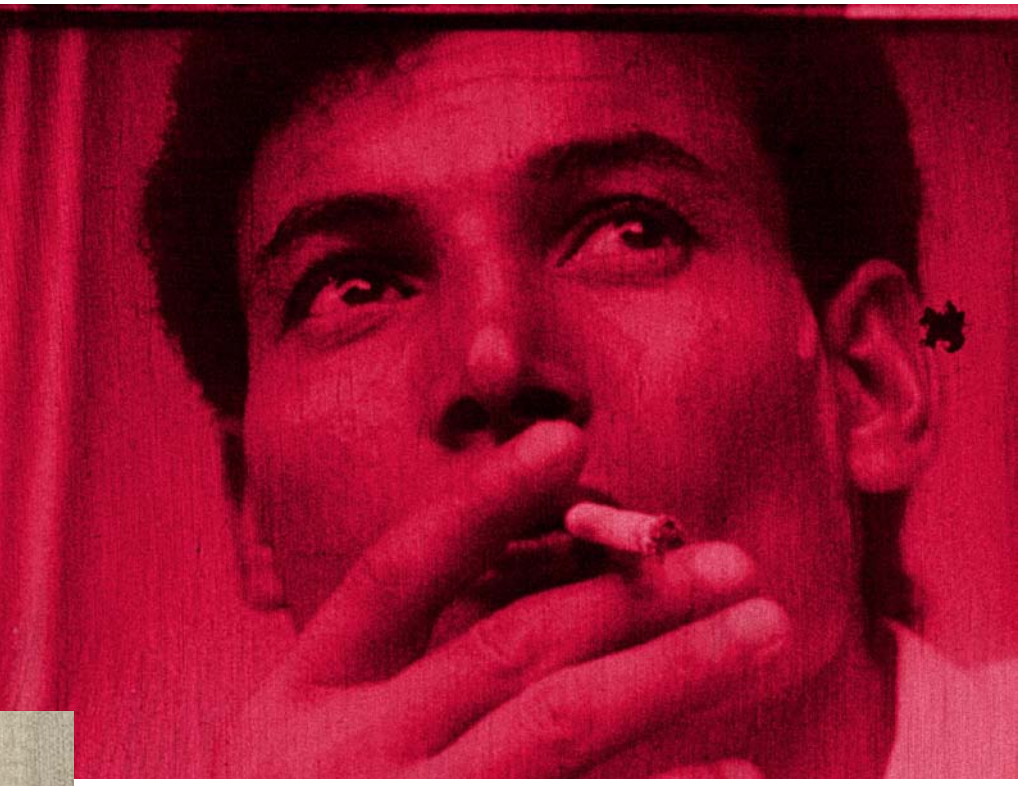
Au nom de la mémoire, c'est souvent l'oubli et le détournement de la mémoire qui sont à l'œuvre. Surtout quand il s'agit de mémoire populaire : on a « offert » au peuple la vidéo pour lui confisquer sa mémoire. Ce qui sera sauvé ce ne seront pas les archives des familles, les films militants, les expériences de jeunes cinéastes, la mémoire des quartiers, les cinémas marginaux : ce seront les archives du pouvoir.
Chloé Scialom a voulu savoir un jour ce qu'il y avait dans les boîtes de métal que son père prétendait jeter lors d'un déménagement. Lui, avait choisi d'interrompre le cycle de la mémoire; elle, a profité de son passage au Polygone étoilé pour aller chercher sur la table de montage ces signes du passé qu'on lui refusait.
D'une certaine façon Marc pensait que ce passé ne méritait pas d'être transmis. Le rejet qu'il avait vécu en était une cause importante sans doute, mais au-delà se pose la question de la dynamique sociale de la mémoire.
Il est important (peut-être unique) que la Région PACA et le Conseil Général des Bouches du Rhône aient donné ce signe fort d'accompagner un geste venu de la marge pour tirer « in extremis » de l'oubli où il allait disparaître, le travail refusé de Marc Scialom...
Lettre à la prison est le film d'un cinéaste italo-tuniso-français de culture juive parlant par la voix et le corps d'un Algérien musulman... Car il fut un temps où ces catégories n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui.
Il ne nous semble pas rien de mettre à jour ce moment de notre imaginaire commun.

Jean-François Neplaz

Lettre de Jean François Neplaz
(Cinéaste, co-fondateur de Film flamme)

Entretien

avec Marc Scialom



Quel est le cinéma qui vous a marqué ?
À bout de souffle, quand je l'ai vu, je suis allé le revoir trois fois. Parce que ça me paraissait fondamental du point du vue du découpage et du montage. Et, dans un autre ordre d'idée, *Le Cuirassé Potemkine*, mais un peu pour les mêmes raisons, parce que c'étaient des plans courts, heurtés, l'intensité la plus forte étant à l'endroit de la collure. C'était là que ça se passait, c'était ça que j'avais envie de faire. J'avais l'impression que le cinéma c'était ça. Le cinéma, ce n'était pas ce qui se passe à l'intérieur d'un plan, mais ce qui se passe au moment où deux plans s'entrechoquent et se succèdent, c'était ça qui m'intéressait.

Est-ce-que vous aviez un bagage, une culture cinématographique ?
Une culture cinématographique un peu comme tout le monde. A ce moment en tout cas, rien de plus. Un peu plus tard, j'avais préparé et réussi le concours de l'IDHEC, puis j'avais laissé tomber car je recevais des lettres de ma mère qui me disait « Ton père a du sucre dans le sang parce que tu veux faire du cinéma ». J'étais jeune et idiot et j'ai laissé tomber. D'autant plus que j'avais rencontré Jean Renoir qui présentait *Le Fleuve* au cinéma Le Rennes, rue de Rennes, et qui m'avait dit « Si vous voulez faire du cinéma, laissez tomber l'IDHEC, prenez une caméra et tournez ». Ce qui était un très mauvais conseil à mon sens. Et je l'ai suivi.

Vous l'avez suivi tout de suite ?
A peu près. […] *Lettre à la prison*, quand je l'ai tourné, étant donné les difficultés que je venais de connaître, car cela avait toujours été très difficile, je m'étais dit je vais le tourner avec mon propre fric, parce que le scénario n'avait intéressé personne. J'ai montré le film et cela n'a intéressé personne. Et cela a dormi

par Claude Martino
(critique, scénariste)

dans un placard pendant près de 40 ans. […] Quand je le tournais, je me disais : « ça ne restera pas ce que c'est. On fera mieux la prochaine fois, quand on aura du fric. »

Et mieux cela aurait été quoi ?
Il me semble que j'aurais été fidèle au scénario tel que je l'avais écrit. J'aurais largement développé l'aspect politique de la chose. Parce que dans le film, tout est onirique et psychologique. C'est d'ailleurs ce qui m'a été reproché par des amis de Marker. Marker ne m'a rien dit. Je lui ai montré le film, je lui ai demandé : « qu'est-ce-que tu en penses ? » Il ne m'a pas répondu. Et des copains de Marker m'ont dit « pas politique ». En particulier, j'aurais donné plus d'importance à ce frère auquel Tahar écrit, et qui lui répond. Car ce frère, on l'aurait vu quand il était à Marseille avant d'aller à Paris, et on l'aurait vu avoir une dimension autre, politique précisément. Alors c'est là que je voudrais vous dire quelque chose. Dans le film tel qu'il est, à un certain moment, dans cette lettre imaginaire que Tahar veut écrire à son frère et qu'il projette de lui écrire tout au long du film, il lui dit : « j'ai peur de connaître une chose que tu connais. » Et à la fin du film, lorsque le frère est censé lui répondre par une autre lettre, il lui dit « ne viens pas me voir tant que tu es innocent. » Alors il me semble que ces deux choses-là se répondent. Cette chose que tu connais, et qui fait que, si moi je ne la connais pas, je suis innocent, c'est quoi ? Dans

« Cette chose que tu con
si moi je
[…] C'est le thème du fil

mon esprit à moi, c'est la véritable raison pour laquelle, lorsqu'un Tunisien vient en France, en très peu de temps il devient un autre. C'est le thème du film. Pourquoi on devient un autre ? C'est pour des raisons politiques, et non pas seulement psychologiques. Derrière cet univers psychologiste, il y a autre chose, il y a des réalités politiques, qui n'apparaissent pas dans le film. Et c'est ça sans doute que j'aurais développé.

Est-ce-que vous aviez tout tourné ?
D'une part je n'ai pas tout tourné car il y avait des choses intournables, trop difficiles, du fait du peu d'argent que j'avais. D'autre part, il y a des choses que j'ai tournées et qui se sont retrouvées surexposées et que j'ai jetées à la poubelle. Et finalement, j'ai fait avec les restes. Je me suis retrouvé avec des rushes que je n'ai pas vus pendant un an. Parce qu'après avoir tourné, étant donné que je n'avais pas d'argent, je ne pouvais les développer. J'ai attendu une année, j'ai fait des économies.

Les comédiens, c'était leur première expérience à l'époque ?
Oui, bien sûr. Alors, Tahar, moi je pense qu'il est mort. Il est retourné en Algérie peu de temps après ce tournage, ça a coïncidé avec l'époque à laquelle il y avait des massacres dans les villages. On était très copains et il m'avait dit : « Dès que je suis là-bas je t'écris, je te donne mon adresse, tu viendras me voir, on mangera le couscous ensemble. » Il ne m'a jamais écrit, et je n'ai plus eu de nouvelles du tout. Ce qui me paraît impossible. Alors je me dis qu'il est mort. Ça c'est Tahar. Il y a deux femmes dans le film, dont l'une, celle qui relève ses cheveux, est la mère de Chloé (ma fille qui a retrouvé le film). L'autre, la jeune fille qu'on voit au bord de la mer, c'est Martine Biérent, qui avait joué dans le film précédent, *En silence*, qui n'existe plus.

Est-ce que finalement, le fait que le film ait été tourné à Marseille et en Tunisie, c'est-à-dire loin du pôle de création de l'intelligentsia, n'est pas aussi nuisible à l'époque pour un cinéaste autodidacte ?
Je ne crois pas, je ne le pense pas du tout. Quand je m'interroge sur les raisons pour lesquelles cela n'a pas été reçu, je me dis probablement d'une part que les critiques faites indirectement par Marker à travers ses copains étaient sans doute justifiées, car le film ne s'inscrivait pas dans un cinéma militant qui existait fortement, surtout après 68. D'autre part, ce n'était pas un film « pittoresque », qui pouvait intéresser l'autre bord. Cela ne s'inscrivait nulle part. L'aspect onirique pouvait gêner aussi. C'était Jean Rouch qui m'avait dit : « film surréaliste ». Pour moi ce n'était pas surréaliste. Enfin, lui l'avait vu comme ça. Je crois que ça ne devait pas plaire, ça non plus. Je crois que le film n'avait aucun créneau qui lui corresponde.

La première confrontation avec vos images, 35 ans après ? [...] Ce sont les images qui vous ont remis en mémoire le processus du film ?
Le film s'est surtout fait au montage. Le tournage a été ce qu'il a pu. Mais le montage a été réfléchi, longtemps, lentement. J'ai mis une année à le monter, mais une année en travaillant uniquement la nuit. Comme je n'avais pas de pognon, et que ma femme de l'époque, Simone, était monteuse, elle me filait les clés de ses salles de montage. Et j'y allais la nuit, en douce, sans que personne ne le sache, pour monter à l'œil sur des Atlas. J'ai commencé par présenter le scénario à divers producteurs. Qui m'ont dit : « Qu'est-ce-que vous voulez qu'on fasse avec ça ? » Voyant que ça traînait, et que je n'arrivais à rien du tout, je me suis dit : « je le tourne. » J'avais quand même un tout petit peu d'argent, j'essayais de gratter les fonds de tiroirs. J'ai tourné. Je le tourne, mais évidement ce ne sera pas le film. Ce sera une manière un peu plus imagée de présenter le scénario. J'avais envoyé deux fois de suite au CNC le scénario après l'avoir retouché. Une deuxième tentative désespérée. La réponse a été négative une seconde fois. Je me suis dit : « basta ! » Une grande croix sur le cinéma ! Je n'avais pas de quoi bouffer, j'étais dans une merde noire. Et je me suis reconverti à l'enseignement. Donc, j'ai mis le film au placard, et mes projets cinématographiques au placard également. Plus qu'au placard : jetés à la poubelle. Et j'ai attendu 35 ans.

MARC SCIALOM

Juif Italien, né à Tunis en 1934, Marc Scialom est aujourd'hui retraité. Après avoir tenté de réaliser quelques films, il se lance dans l'enseignement. En 1984, il obtiendra un Doctorat d'État et sera chargé de cours à la Sorbonne puis maître de conférence d'Italien à l'Université de Saint-Etienne. Entre autre travaux universitaires, il rédige une traduction de La Divine Comédie *(publiée par Le Livre de Poche).*
Aujourd'hui Marc Scialom se consacre à l'écriture. Après avoir publié en 1967 un court roman : Loin de Bizerte *(Éditions Mercure de France), il achève actuellement l'écriture de son second roman intitulé* La Machine réalité.

FILMOGRAPHIE

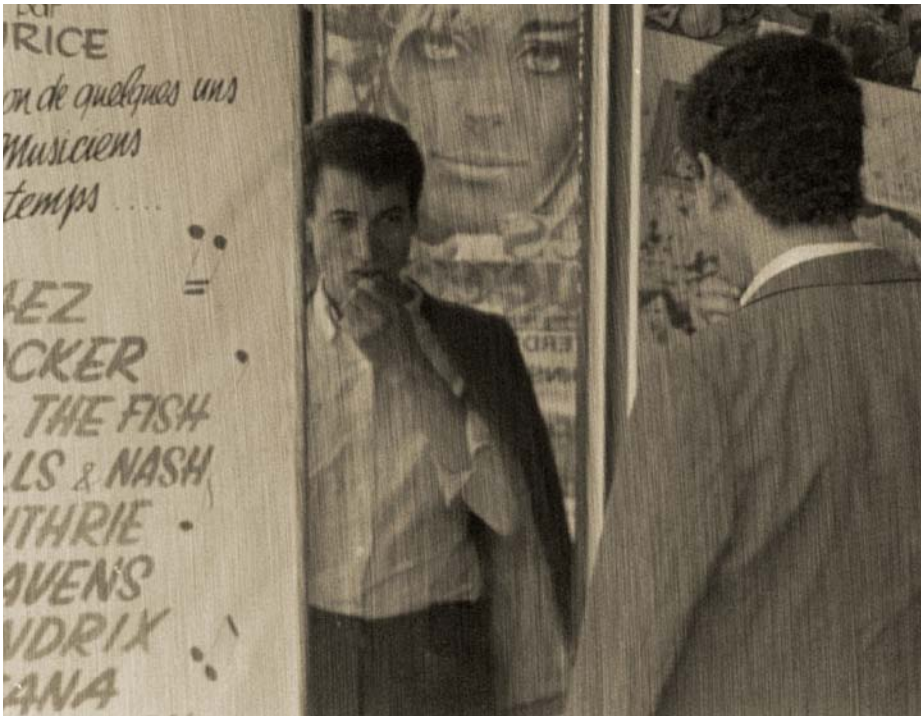
Lettre à la prison
1969 - 35mm – 70'

La Parole perdue
1969 - 16mm – 8'. Animation peinte par Michel Uzani.

Exils
1966 - 35mm – 18'. D'après La Divine Comédie *de Dante. Lion d'Argent à la Biennale de Venise en 1972.*

En silence
1957 - 16mm – 35'

nais, et qui fait que,
ne la connais pas, je suis innocent, c'est quoi ?
m. Pourquoi on devient un autre ? »



Ça fait sens par rapport à votre expérience passée ? Vous dites qu'on a stagné, dans la faisabilité des films ?
Le cinéma est une industrie, comme dit l'autre. Je ne sais pas travailler dans le cadre de cette industrie. J'espère savoir un petit peu faire des films, mais tout l'aspect « public relation », je suis nul. Demander de l'argent, je ne sais pas. Trouver des gens qui ont du fric, pour leur dire donnez m'en, je ne sais pas dire ça. Donc je crois que c'est là que ça a foiré à chaque fois. Si le film *Exils* a pu être tourné en 35 mm, ce qui était somptueux, c'est parce que Marker m'avait aiguillé vers Argos Films. Mais moi j'aurai été voir Argos films avec mon scénario, ils m'auraient répondu merde, je suppose. [...] Le film que je tourne actuellement est un mixte de fiction et de documentaire. Et c'est vrai que je suis beaucoup plus à l'aise dans le documentaire que dans la fiction. Dans la fiction, je n'aime pas que les choses m'échappent, dans le documentaire si ça m'échappe c'est très bien. Je ne demande que ça. ■

Design: www.camillieri.net

FILM FLAMME PRÉSENTE

Lettre à la prison

Sortie nationale le 2 décembre 2009

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.lettrealaprison-lefilm.com

FICHE ARTISTIQUE Tahar : Tahar Aïbi - La jeune fille rencontrée par Tahar : Marie-Christine Lefort - L'hôtelière : Myriam Tuil - Une jeune femme : Marie-Christine Rabedon - Le petit garçon sur la terrasse : Jean-Louis Scialom - Voix du frère de Tahar : Hamid Djellouli - L'assassin : Jean-Louis Dupont - Le chien : Camé. **FICHE TECHNIQUE** Réalisation, scénario, image, montage : Marc Scialom - Musique : luth (*boussoq*) par Matar Mohamed ; flûte (*naï*) par Mohamed Saada - Restauration et mixage son : Gaëlle Vu, Film flamme ; Fred Bielle, Elison - Responsable de la restauration : Jean-François Neplaz, Film flamme - Producteur : Film flamme, Le SACRE, Polygone étoilé - Post-production : Imagine Ritrovata, Cinémathèque de Bologne - Avec la participation de : Région PACA ; Conseil Général Bouches du Rhône - Une distribution Shellac.

70 min – 35 mm – 1.37 – DTS SR – France – 1969 – Visa n° 122 863

PRESSE
Makna Presse
01 42 77 00 16
info@makna-presse.com

DISTRIBUTION
Shellac
04 95 04 95 92
www.shellac-altern.org

CONTACT ASSOCIATIONS
Philippe Hagué
06 07 78 25 71
philippe.hague@gmail.com

www.lettrealaprison-lefilm.com

L'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion (ACID) a été créée en 1992 par des cinéastes afin de promouvoir les films d'autres cinéastes, français ou étrangers et de soutenir la diffusion en salles des films indépendants. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, fictions et documentaires, dans plus de 150 salles indépendantes et dans les festivals en France et à l'étranger. Plus d'informations sur www.lacid.org